

12-1-2007

Fabien EBOUSSI BOULAGA et Alain Didier OLINGA (2006). Le génocide rwandais. Les interrogations des intellectuels africains

Ambroise Kom

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Kom, Ambroise (2007) "Fabien EBOUSSI BOULAGA et Alain Didier OLINGA (2006). Le génocide rwandais. Les interrogations des intellectuels africains," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 69 : No. 1 , Article 13.
Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol69/iss1/13>

Fabien EBOUSSI BOULAGA et Alain Didier OLINGA (dir.) (2006). *Le génocide rwandais. Les interrogations des intellectuels africains*, Yaoundé, Éditions Clé/CIRRE, 208 p.

La douzaine d'essais qui fait l'objet du présent ouvrage est le fruit d'un colloque tenu à Yaoundé en 2004, pour commémorer le dixième anniversaire du génocide rwandais. Le volume est organisé en trois parties : « Ethnisme et génocide » ; « Responsabilité de l'État, de la société internationale et des Églises » ; et « Prévention des conflits comme exigence éthique de la guérison et de la vie communautaire ». On peut cependant regrouper l'ensemble des textes en deux grandes catégories. D'un côté, on trouve des études qui analysent directement le génocide et ses conséquences. Il en va ainsi des interventions de Tharcisse Gatwa, de Fabien Eboussi Boulaga, de Jacques Roger Booh Booh, de Félicité Muhimpundu et de Jacques Fedry. Les autres interventions ont une portée plus générale, plus théorique si l'on veut, et ne renvoient que peu ou presque pas aux massacres de 1994. Elles traitent de sujets aussi divers que « Mémoire et génocide » (Charles Ossah) ; « L'autorité de l'État et la gestion des conflits internes » (Alain Didier Olinga) ; « La tradition judéo-chrétienne entre tribalité et tribalisme » (Reto Gmünder) ; « La justice ethnique dans un État multiethnique » (Ernest-Marie Mbonda) ; etc.

La contribution de Tharcisse Gatwa, « Les origines du génocide rwandais », donne le contexte historique du génocide. Pour lui, ce sont les relents de l'idéologie hamitique inventée par Gobineau qui ont creusé le fossé entre Tutsi et Hutu en procédant à une hiérarchisation des ethnies. Par la suite, et avant d'en arriver aux massacres de 1994, l'auteur procède à un survol de l'histoire du génocide en donnant un aperçu de la violence des années 1990 et des méthodes utilisées.

Bien qu'elle s'appuie sur l'environnement éducatif rwandais, la présentation de Muhimpundu, « L'éducation et la prévention des conflits », adopte également une démarche historique. Au Rwanda, explique-t-elle, on s'est servi du système éducatif, non pour former des citoyens, « non pour construire ensemble une communauté politique forte et développée, mais pour s'exclure mutuellement » (147). La conséquence en est que l'État, autant que l'Église et les familles, ont échoué dans leur « rôle d'éducation préventive des conflits » (164).

Dans son intervention « Relire le génocide du Rwanda pour en tirer les leçons (réflexions et témoignages de jésuites) », qui est une espèce de postface à la conférence puisqu'il s'agit d'une « libre méditation menée après coup par un auditeur du Colloque », Jacques Fedry essaie de montrer comment l'Église catholique, à travers des institutions comme Justice et Paix, Mouvement de l'action des chrétiens pour l'abolition de la torture et ses nombreux « ouvriers », a refusé de se laisser entraîner dans ce genre de violences meurtrières.

De tous les textes qui traitent spécifiquement du génocide rwandais, c'est celui de Jacques Roger Booh Booh, « L'accord d'Arusha ou la paix assassinée », qui est le plus éclairant, le plus poignant aussi. Booh Booh avait été envoyé à Kigali le 23 novembre 1993 comme représentant spécial de l'ONU. Il montre comment, en Afrique, les gouvernements signent des traités pour la forme et se jouent des institutions internationales en trichant constamment. Il révèle aussi comment la lutte pour le pouvoir entre le général canadien Roméo Dallaire, commandant de la Minuar, et lui-même a réduit à néant le rôle qu'aurait pu jouer l'ONU pour limiter les dégâts. Et c'est sans doute pour répondre aux propos de Booh Booh que Fabien Eboussi Boulaga, dans « Éclaircissements sur le mensonge structurel et la refondation de l'État », écrit : « Nous alimentons de nos désordres locaux la manière dont nous fournissons en candidats et en personnels les institutions internationales. Et réciproquement, la communauté internationale est parmi nous, elle pratique la corruption. Elle est bureaucratie et le carriérisme affecte le sens du réel » (130).

Soulignons d'ailleurs que c'est « Penser l'impensable » du même Fabien Eboussi Boulaga qui apparaît comme le texte fondateur de l'ouvrage tout entier. Il s'agit d'une réflexion philosophique où l'auteur commence par une mise en garde solennelle :

Si comme je le crois le Rwanda est une métaphore ou une métonymie pour l'Afrique, ce qui s'est passé là-bas nous concerne et s'impose à notre libre réflexion comme humain ayant site dans ce continent. Il faut éviter en effet de donner, en cette matière, l'exclusivité de la parole, du discours et de la lucidité, aux Rwandais, notamment aux victimes de l'un et de l'autre partis ou à ceux qui s'identifient avec elles et les représentent. [...] Le génocide est une chose trop grave (lourde), trop humaine pour leur en confier la gestion absolue, souveraine, à l'abri de toute « ingérence » et de tout désaccord (63).

Par la suite, la pensée d'Eboussi se développe essentiellement sous forme d'interrogations dont quelques-unes méritent d'être reprises : « Comment l'impensable est-il vivable ? Et comment l'invivable est-il pensable ? » (64) ; « Qu'est-ce que penser ? » (65) ; « Qui peut être juge sans être partie ? Comment nommer l'innommable et qualifier l'inqualifiable ? Qu'est-ce que l'humain d'avant ou d'après l'humanité, d'après la fin du monde ? » (72) ; « Qu'est-ce que l'homme ? » (71). Les quelques réponses proposées nous invitent à une grave méditation sur notre nature : « l'homme est capable de tout, assurément de bien, mais aussi de mal sans bornes naturelles susceptibles de l'arrêter au seuil de l'abomination ou à mi-chemin, dans la carrière du nihilisme » (77). À partir du génocide rwandais, Eboussi évoque l'esclavage, le racisme, les impérialismes, les totalitarismes et autres pour conclure qu'on peut tirer de cet ensemble « une anthropologie en négatif, l'antitype de l'homme, dont le renversement nous donnerait une épure abstraite de l'homme véritable, s'affirmant abstraitement comme négation de négation, survivant d'un

nauffrage de l'humain, d'un cataclysme dévastateur de l'humanité, en tant que telle, de multitudes d'hommes » (*ibid.*).

Comme on le voit, l'ouvrage va bien au-delà d'une simple prise de parole d'intellectuels africains sur le génocide rwandais. En plus d'une remise en question de la gouvernance des pays africains avant, pendant et après le génocide, les auteurs en arrivent à s'interroger sur la nature même de l'être humain qui peut glisser aussi facilement de l'état de culture à l'état de nature, de l'humanité à l'animalité, de la civilisation à la barbarie. C'est dire combien cette publication est la bienvenue et doit figurer en bonne place dans les bibliographies sur le génocide de 1994 au Rwanda.

Ambroise Kom
College of The Holy Cross

Odile CAZENAVE (2003). *Afrique sur Seine. Une nouvelle génération de romanciers africains à Paris*, Paris, L'Harmattan, 315 p. (avec bibliographie, sans index).

Odile Cazenave, bien connue pour la sincérité de son engagement intellectuel en faveur de la littérature africaine francophone contemporaine, doit sans doute à sa fréquentation du milieu universitaire américain son intérêt pour les zones d'intersection entre les notions de diaspora noire, d'écriture et de genre (*gender*) – son parcours européen l'ayant sensibilisée aux questions d'immigration et à leur traitement littéraire. Tous ces intérêts se recoupent dans son dernier essai critique intitulé *Afrique sur Seine. Une nouvelle génération de romanciers africains à Paris*, puisque l'auteure s'est mise en devoir de faire la synthèse et l'analyse de romans émanant de la diaspora africaine en France pour une période qui va du milieu des années 1980 à la fin du millénaire. Elle les replace dans une histoire littéraire désormais classique qui inclut, dans l'ordre chronologique, le mouvement de la Négritude (1930-1960) et les décennies du désenchantement qui suivirent les indépendances. Thématiquement, elle les met en contraste à la fois avec les *bildungsromans* des années 1950-70 centrés sur le voyage à Paris de l'étudiant africain et avec les « romans du Retour » des années 1980. En continuité avec son précédent ouvrage, *Femmes rebelles. Naissance d'un nouveau roman africain au féminin* (1996), l'écriture féminine garde une place prépondérante, représentée ici par Kesso Barry, Bessora, Calixthe Beyala, Fatou Diome, Nathalie Etoke, Catherine N'Diaye et Marie Ndiaye.

Tâche sisyphéenne, s'il en est. D'une part, le corpus établi par Cazenave comprend non moins de quinze auteurs et d'une trentaine de romans. Par ailleurs, cette littérature, en croissance exponentielle, mais aussi en phase avec les grands courants poststructuralistes, fait chanceler toute construction théorique, chaque nouvel ouvrage semblant remettre en